

La physionomie du vieillard avait quelque chose qui fascinait, dès l'abord. Un front proéminent, des cheveux gris, un nez droit, des lèvres minces, une peau ridée se collant comme du parchemin jauni sur les os enillants de la face, et, avec tout cela, des yeux ronds, fixes, profonds, au regard pénétrant et doué d'une force magnétique prodigieuse.

Il portait une vaste houppelande noire qui l'enveloppait jusqu'aux pieds ; sa tête était nue, son crâne aigu sortait jaune et luisant d'une couronne de cheveux crépus.

En apercevant Bernard, l'avare, par un mouvement instinctif, replia sa houppelande sur lui-même, puis ouvrant brusquement sa porte, il entra chez lui, sans mot dire.

Bernard entendit grincer le verrou que l'avare poussait sur lui.

— Muet comme un coffre fort ! murmura-t-il.

Ceci s'était passé le matin même du jour où nous avons commencé cette histoire.

III

Depuis longtemps Bernard essayait en vain de lutter contre l'obsession de cette voix maudite qui venait lui susurrer à l'oreille, cent fois par heure :

— Avec son or, tu serais riche !

Il en était venu à fuir son logis comme un lieu funeste, à passer la nuit dans quelques recoins inconnus de Paris, où le bruit fatal ne pouvait arriver jusqu'à lui.

Le jour venu, il regagnait sa mansarde de la rue de La Harpe, et chaque jour il tentait, mais en vain, de travailler ; le labeur lui était devenu pénible, ses forces s'épuisaient dans cette excitation continue.

Enfiévré, énérvé, il s'efforçait vainement de réunir en un faisceau compact toutes ses impressions éparses ; sa tête était un chaos où fermentaient mille idées sans suite. Dans ce chaos, dans cette nuit, une chose se faisait jour cependant, une idée surnageait, prenait corps et se présentait à tout instant devant Bernard.

Et cette idée était la même toujours, l'idée mauvaise :

— L'or de cet avare pourrait être à toi !

Une telle pensée, une fois entrée dans le cerveau malade d'un tel homme, n'en devait plus sortir. Elle y fit naître, au contraire, bien des idées secondaires, qui, toutes, entraînaient Bernard vers sa perte, et le malheureux se dit formellement, un jour :

— Aussi bien, pourquoi cet or ne m'appartiendrait-il pas ?

Dès cet instant, tout fut dit. Bernard ne lutta plus ; il n'essaya pas de remonter le courant qui l'entraînait, il se laissa aller comme à la dérive, mais cependant sûr de lui-même et cherchant de tous côtés l'occasion (une déesse qui sert mal les honnêtes gens et tend volontiers la main aux mauvaises consciences).

Bernard essaya bien des fois de se trouver sur le passage de l'avare. Il le saluait alors, poliment ; parfois il tentait d'entamer avec lui une conversation quelconque. L'avare lui lançait aussitôt un coup d'œil clignotant, inquiet, et passait rapidement, en gardant le silence.

Bernard apprit que cet homme habitait depuis nombre d'années la maison de la rue de la Harpe. On ignorait d'où il venait et ce qu'il était. Son nom trahissait une origine allemande. Il s'appelait Hermann Schwartz. On ne lui connaissait aucun parent, aucun ami. Personne ne le venait visiter jamais. Il vivait seul, dans sa mansarde, retiré là comme dans un antre. Il en sortait rarement ; on s'habitua à ne le voir qu'à de longs inter-

valles. Il ne permettait guère qu'on pénétrât chez lui. Sa vie était murée, de façon à ravir le philosophe.

On avait bien longtemps jase, comme on dit, sur son compte.

Les voisins, surtout les voisines, s'occupaient beaucoup de celui qu'on avait, un peu à la légère, surnommé *le vieux Juif*. A en croire les petits bruits fredonnés sur l'air populaire de la *Calomnie*, Hermann n'était rien moins qu'honnête, et chacun se doutait bien que s'il était ainsi taciturne et sombre, c'est qu'il avait dû commettre autrefois *quelque mauvais coup*.

Bernard apprenait tout cela, à droite et à gauche, comme par hasard. Avec tous ces petits renseignements, il se construisait un personnage de fantaisie, un avare dans le goût des créatures folotes de Callot ou d'Hofmann.

Il se disait, non sans une certaine joie, que ce vieillard avait volé l'or qu'il possédait et que, sans pitié, sans remords, on pouvait le lui arracher.

Puis il s'étudiait lui-même, cherchant à démêler le mobile de ses propres passions, de tous ses désirs. Il se demandait s'il se sentait assez fort pour soutenir le poids d'un crime, en supposant que le crime fût commis.

Et sa grande question, sa préoccupation grande était celle-ci :

Le remords existe-t-il ?

L'homme, dans ses raisonnements, arrive le plus souvent, à la conclusion qui satisfait la plus complètement ses espérances.

Bernard en vint à se persuader que le remords n'existait que pour les faibles ; que l'homme assez puissant pour garder en soi le secret d'un crime, n'étant coupable qu'à ses propres yeux, avait le droit d'exiger de la société, sans crainte, sans faiblesse, tous les honneurs, tous les triomphes qu'ambitionnent l'honnête homme.

Le remords n'existant pas pour l'homme fort (deux mots, orgueil humain, qui jurent bien ensemble), il ne s'agissait donc que de savoir se cacher assez bien pour échapper à la loi.

Toute la question était donc celle-ci :

— Savoir commettre tel ou tel délit, tel ou tel crime, avec des combinaisons assez sûres, en suivant un plan assez mûrement tracé pour que nul témoin n'ait été là, et renfermer si profondément le secret dans sa conscience, que nul œil humain ne pût l'y trouver.

Pour l'œil de Dieu, il n'y pensait pas. Cet homme était d'une race orgueilleuse, celle des Titans ; fort de la science humaine, assez foy pour proclamer l'athéisme dans le temple dévasté de l'Éternel.

L'esprit de Bernard, aveuglé déjà par de fausses théories, glissait rapidement sur cette pente fatale qui ne devait aboutir qu'à un gouffre.

Mais, en même temps, ses faiblesses, ses incertitudes d'autrefois disparaissaient. Il ne lutta plus, faible athlète, avec les criminelles insinuations de ses ambitieux désirs. Il s'était rendu. L'or de l'avare était maintenant son or, à lui. Il jouissait, d'avance, de son crime. A son avis, depuis que la terrible résolution était prise, l'avare le volait. Ce vieillard, il était tenté de le prendre au collet et de lui crier :

— Rends-moi mon bien !

IV

Il se disait aussi qu'il fallait prendre patience. Il se calmait. Il attendait.

Il répondait de son avenir, désormais. La fortune était là, pour lui, à ses côtés. S'il ne l'arrêtrait pas aujourd'hui, il l'arrêterait demain. C'était chose faite. Il se prenait parfois à rire, ce sombre Bernard ; il avait